

Reçu le 29/07/2022

Accepté le 22/12/2022

Publié le 31/12/2022

Stratégies d'évocation et d'expression romanesques des harragas mineurs non accompagnés : vulnérabilités et espoirs dans leur parcours migratoire

Fictional strategies to evoke and express unaccompanied minor harragas: vulnerabilities and hopes in their migration trajectory

Isaac David CREMADES CANO

Professeur Docteur, Université de Murcia (Espagne)

Résumé :

Le présent article offre une analyse de la trajectoire migratoire singulière tracée par les mineurs non accompagnés et représentée en fiction romanesque. Après une réflexion sur la terminologie et les caractéristiques fondamentales de ces *harragas*, nous proposons une étude des stratégies d'évocation et d'expression littéraires à partir des trois romans francophones : *Revenu des ténèbres* de Kouamé (2018), *De rêves et de papiers* de Rozenn Le Berre (2017) et *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah (2016). De cette manière, la structure de ces récits, les techniques de narration employées et la construction thématique deviennent les éléments essentiels quant à la méthodologie d'analyse du discours et des représentations de ce sujet migrant. Cela nous permet finalement de constater un espace particulier à dimension universelle, marquée par des espoirs et des vulnérabilités spécifiques, qui amplifient toute vision réductrice de ce phénomène migratoire concret.

Mots-clés : roman francophone, littérature migrante, *harraga*, mineur non accompagné (MNA), mineurs isolés étrangers (MIA).

ABSTRACT:

This article offers an analysis of the singular migration trajectory traced by unaccompanied minor *harragas* and represented in fiction novels. After reflecting on the terminology and *harragas'* fundamental features, we propose a study of the literary evocation and expression strategies based on three francophone novels: *Revenu des ténèbres* by Kouamé (2018), *De rêves et de papiers* by Rozenn Le Berre (2017) and *Tropique de la violence* by Nathacha Appanah (2016). In this way, the structure of these stories, the narrative techniques used and the construction of the subject matter become key aspects when it comes to discourse analysis methodology and representations of this migrant entity. Finally, this allows us to observe a particular space of a universal nature determined by specific expectations and vulnerabilities which amplify any diminishing view of this particular migration phenomenon.

Keywords: francophone novel; migration literature; *harraga*; unaccompanied foreign minor.

Introduction

L'approche historique démontre, au contraire, qu'à part de rares exceptions, tous les pays du monde exercent ou ont exercé, parallèlement ou de manière alternée au cours du temps, l'une et/ou l'autre fonction, ce que certains peuples confrontés aujourd'hui à l'immigration semblent avoir oublié. (SIMON, 2015 : 12)

D'après les derniers rapports de la Mission Mineurs Non Accompagnés¹ (MMNA), le nombre d'enfants de moins de 18 ans, qui arrivent seuls sur le territoire français, a doublé dans l'espace de trois ans (2016-2019²). Inséparables donc du phénomène et de l'actualité migratoire, comme constate également l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA), ces mineurs isolés étrangers (MIE) se trouvent, parmi ceux qui entreprennent l'« aventure » vers l'Europe, dans une situation de plus grande vulnérabilité pendant tout leur parcours. Une fois arrivés, le fait d'être considérés majeur ou mineur dévient synonyme de peur (à la rétention, à l'expulsion, à la clandestinité) ou d'espoir (de régularisation, de formation), deux faces d'une même monnaie forgées « par l'exil et le labyrinthe administratif français³ ».

Nous proposons donc une analyse interdisciplinaire et comparatiste du discours et des représentations concernant, particulièrement, cette catégorie de *harragas*, partant principalement de quelques romans francophones actuels, qui témoignent/dénoncent la réalité de ce profil de migrants sur le territoire français, voire *Revenu des ténèbres* de Kouamé (2018), *De rêves et de papiers* de Rozenn Le Berre (2017) ou *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah (2016). Cela nous permet finalement de mettre en évidence la portée sémantique, tout comme les implications et les nuances des termes « *harraga* », « migrant » et « réfugié », par rapport aux stéréotypes ainsi qu'aux inégalités surgies de l'antagonisme mineur versus majeur.

1. Les « mineurs *harragas* » comme expression d'une réalité migrante

Si bien le phénomène de la mobilité et, tout particulièrement, celui des mouvements migratoires vers l'Europe de dernières décennies, deviennent source d'inspiration incontestable pour

¹ Du *Rapport annuel d'activité* (2019-2020), Mission Mineurs Non Accompagnés, Direction de la protection judiciaire de la jeunesse, Ministère de la Justice (France).

² Les données des années de la COVID-19 nous semblent peu représentatives.

³ Expression empruntée de la présentation des éditeurs de Noémie PATÉ et Jean-François ROGER (2020), *Je voulais une chance de vivre*, Éd. de l'Atelier/Éd. Ouvrières, Paris ; et de Rozenn LE BERRE (2017), *De rêves et de papiers*, Éd. La Découverte, Paris.

diversité d'écrivains francophones, la trajectoire singulière des mineurs migrants non accompagnés est une réalité qui mérite également d'être évoquée car : « ces mineurs sont la part la plus mobile et volatile des flux migratoire et pour cette raison, difficile à quantifier, mais plus encore pour cette catégorie de personnes, particulièrement difficile à identifier et nommer » (PERALDI, 2013 : 9). Il s'agit donc d'un sujet d'inspiration qui retient l'intérêt d'une littérature francophone, engagée non seulement aux problématiques de son temps et aux circonstances géopolitiques actuelles (Nord/Sud), mais aussi avec cette minorité migrante, malgré les incertitudes qui la caractérisent.

En effet, les données publiées par les différents organismes européens et par des pays membres semblent, selon Michel Peraldi, procurer des statistiques incertaines qui, même si elles sont représentatives, oscillent remarquablement face à celles issues des associations et des organisations non gouvernementales, ne transmettant définitivement qu'une vision partielle de la réalité : « Paradoxalement, c'est la fiction qui nous alerte sur les grands drames qui se déroulent dans nos sociétés – pas les chiffres, ni les statistiques », ajoute Désirée Schyns à propos de cette réalité dans son étude « *Harraga* dans la littérature francophone » (2016 : 216).

En outre, si l'on tient compte des dénominations proposées par ces organismes, qui ambitionnent de décrire cette réalité afin de trouver les meilleurs mécanismes spécifiques d'assistance, le caractère de vulnérabilité de ces jeunes est clairement mis en évidence. Selon le discours de la sénatrice Isabelle Debré⁴, il semble donc que l'expression « mineurs isolés étrangers » souligne, avec ce premier adjectif qui accompagne le terme « mineur », plutôt la condition d'isolement que celle d'étranger. Il faudrait, en conséquence, considérer la locution « mineurs étrangers non accompagnés » comme imprécise, puisqu'elle ne réussit pas à rendre compte de la situation particulière de vulnérabilité, ainsi que des dangers qui expérimentent ce secteur de la population migrante. La place qui occupe le mot « étranger » dans ces deux expressions devient donc révélatrice, afin de mettre l'accent ou bien sur le fait d'être migrant, ou bien sur le constat d'être « non-accompagné » des parents ou d'une personne exerçant en tant que tuteur légal :

⁴ DEBRÉ, I. (2010), *Les mineurs isolés étrangers en France*, Sénat, Paris.

La situation des MNA est un sujet complexe convoquant simultanément le statut de migrants et de mineurs sans représentant de l'autorité parentale sur le territoire national qui exige une protection spéciale au titre de la protection de l'enfance. Elle constitue ainsi un sujet de politique publique à part entière⁵.

En essayant de conjuguer ainsi cette triple condition à nature composite (MNA/MIE), il y a d'autres éléments qui peuvent également se rajouter à cette situation dans la plupart de cas, comme celui qui retient notre intérêt, la condition de *harraga*. Il s'agit d'un adjectif qui bien pourrait apparaître à la deuxième place, pour définir de manière rigoureuse le sujet de notre étude, c'est-à-dire : les « mineurs *harragas* », dans la mesure où cette dénomination paraît assembler ou, en quelque sorte, contenir conjointement tant le concept d'« isolée » que celui d'« étranger ».

En définitive, la reconnaissance de la part des autorités de cette réalité sociale, qui nécessite incontestablement d'une réponse spécifique, suppose un pas fondamental vers l'amélioration des conditions de ces jeunes. Des mesures sont mises en place et des décisions politiques sont prises visant à remédier à leurs vulnérabilités particulières, malgré toute complexité :

La question des mineurs étrangers n'a commencé à acquérir en France une visibilité médiatique et une importance politique qu'à partir des années 95 [...]. Cette prise de conscience tardive a produit – et produit encore – des effets concrets sur la condition juridique des mineurs non accompagnés en France, ainsi que sur la tutelle effective de leurs droits. (GJERGII, 2013 : 36-37)

2. Stratégies d'évocation du sujet migrant : structures et techniques narratives

En ce qui concerne la littérature, le choix de représentation de ce sujet migrant est assez large⁶, ce qui se traduit en une diversité de discours narratifs, cultivés d'ailleurs par des auteurs des

⁵ Direction de la protection judiciaire de la jeunesse (2020), *Rapport annuel d'activité*, MMNA, Ministère de la Justice (France), p. 6.

⁶ Si bien notre corpus est composé des romans relativement actuels (*Revenu des ténèbres*, 2018, *De rêves et de papiers*, 2017, *Tropique de la violence*, 2016), les représentations littéraires du sujet migrant se sont étalées considérablement dans les deux dernières décennies, voici quelques exemples : ENARD M. (2012), *Rue des voleurs*, Actes Sud, Arles ; NDIAYE, M. (2009), *Trois femmes puissantes*, Éd. Gallimard, Paris ; BEN JELLOUN, T. (2006), *Partir*, Éd. Gallimard, Paris ; SANSAL, B. (2005), *Harraga*, Éd. Gallimard, Paris ; DIOME, F. (2003), *Le ventre de l'Atlantique*, Éd. Anne Carrière, Paris ; YOUSSEF, M. D. (2002), *Je rêve d'une autre vie (moi, le clandestin de l'écriture)*, Éd. Au diable vauvert, La Laune ; TERIAH, M. (2001), *Les « harragas » ou les barques de la mort*, Afrique Orient Éditions, Casablanca ; JAY, S. (2001), *Tu ne traverseras pas le Détroit*, 1001 nuits, Les éditions Fayard, Paris ; ELALAMY, Y. A. (2001), *Les clandestins*, Éd. Au diable vauvert, La Laune ; MELLAH, F. (2000), *Clandestin en Méditerranée*, le Cherche Midi éditeur, Paris ; BINEBINE, M. (1999), *Cannibales*, Librairie Arthème Fayard, Paris. Voir également quelques dernières parutions telles que SCHOLLE, C. (2020), *Les damnés de la mer*, *Femmes et frontières en Méditerranée*, Éd. La Découverte, Paris ; GAUDE, L. (2021),

romans graphiques, des dramaturges et des cinéastes⁷. L'analyse du corpus proposé sous cette perspective, nous permet d'établir une sorte de classification, qui ne fait que confirmer une richesse représentative, extensible aussi à grand nombre de récits de la même thématique.

C'est ainsi que notre première histoire, *Revenu des ténèbres*, qui a un caractère clairement autobiographique, pourrait se définir comme un roman de témoignage. Il s'agit d'un récit autobiographique basée sur des faits réels où le narrateur est autodiégétique, il apparaît comme le héros du récit à la première personne. Quant au traitement de la dimension temporelle, la narration est d'abord ultérieure mais, au fur et à mesure que l'on approche du dénouement, elle semble devenir presque simultanée. L'utilisation du passé et de l'imparfait ne laisse pas de doutes, de la même manière que l'emploi du présent de narration, qui est progressivement plus marqué. Les intrusions du narrateur parsèment également le récit avec une fonction commentative, qui sert à actualiser les faits sous le point de vue de l'adulte qu'il est devenu. L'exploitation de ces recours narratifs crée un effet qui renforce l'aspect authentique du récit, menant le lecteur de forme linéaire jusqu'à une situation finale, qui semble contemporaine à celle du personnage-narrateur-auteur.

Notre deuxième roman, *De rêves et de papiers*, possède une nature hybride, puisque dans ce récit convergent témoignages et fiction à deux voix : l'une, du personnage principal qui décrit son expérience comme l'assistante sociale et qui se fait écho d'une polyphonie de voix, provenant des jeunes migrants arrivés en France, l'autre, celle d'un garçon africain en particulier qui décide, comme tous ces jeunes, de prendre le chemin vers la France pour arriver avant sa majorité. Montrant ainsi la nature multiforme et diverse de ces migrations, ce récit se compose d'un ensemble de tesselles qui forment une ample mosaïque, plaçant au centre les expériences de ces « mineurs *harragas* », surtout celles du jeune Malien Souley qui revient le plus souvent dans le récit, étant donc le personnage le mieux caractérisé.

Eldorado, Actes Sud, Arles ; ELALAMY, Y. A. (2019), *C'est beau, la guerre*, Éd. Au diable vauvert, La Laune ; DALEMBERT, L.-P. (2019), *Mur Méditerranée*, Sabine Wespieser éditeur, Paris.

⁷ Comme exemples représentatifs, le recueil de bandes dessinées de M. OZKUL, R. PHILDIUS, J. DE CLERCK et J. SACCO (2022) intitulé *Trois histoires de réfugiés*, Éd. La Joie de lire, Genève, la pièce de théâtre *Le carnavalesérail* d'Ariane MNOUCHKINE, mise en scène en 2003 et adaptée au cinéma en 2006, ou les films *La pirogue* (2012) de Moussa TOURE, inspiré du roman *Mbèkè mi. À l'assaut des vagues de l'Atlantique* (2008) d'Abasse NDIONE, ou *Harragas, partir à tout prix*, dirigé par Merzak ALLOUACHE (2009).

Par rapport au dernier ouvrage, *Tropiques de la violence* est un récit fictif. Malgré cela, comme l'histoire, qui est racontée par plusieurs narrateurs homodiégétiques, s'est inspirée des faits très proches de la réalité, ces personnages proposent des hypothèses complètement vraisemblables et les actions sont aussi crédibles que probables. Même si le personnage principal est un jeune abandonné par sa mère après leur entrée illégale à l'île de Mayotte, une multi-voix narrative donne la parole, tout d'abord à la mère adoptive et puis à d'autres personnages comme les « mineurs *harragas* » qui déambulent sur l'île et à tous ceux qui font partie de leurs vies. Il y a donc une multitude de « je » en tant que recours discursif remarquable, pourtant ce pronom personnel est facilement reconnaissable grâce au titre de chaque chapitre, qui porte à tout moment le nom du personnage concerné.

Formant ainsi un mélange de témoignage et de fiction littéraire, les personnages « mineurs *harragas* » de ces récits, même ceux qui jouent un rôle secondaire, évoluent au cours de chaque histoire, partageant un rêve identique : regagner la France, d'une manière quelconque, avant d'atteindre la majorité d'âge.

Quant à la dimension spatiale qui concerne les lieux physiques et symboliques des récits, cette diversité de narrateurs ne font que refléter un autre aspect fondamental lié à ces mouvements migratoires :

Les contrôles de plus en plus stricts du mouvement migratoire, étendues maintenant à l'ensemble de la planète, réduisent les espaces de circulation et forcent les candidats à l'émigration à passer par des circuits labyrinthiques, mais ce n'est pas pour autant qu'ils arrêtent les flux migratoires. Hélas, il en résulte un recours de plus en plus grand à l'émigration dite « clandestine » ou « irrégulière » [...]. (CHAREF, 2021 : 12)

Bien que ces espaces de circulation soient de plus en plus délimités, l'entrée à ce territoire européen ne se réduit pas seulement à sa dimension continentale, mais aussi aux Départements et Territoires d'Outre-mer (DROM), qui sont également destination des *harragas*. De cette manière, si la Mer Méditerranée est le témoin de cette tragédie à grandes dimensions, elle n'est pas la seule en ce qui concerne un pays comme la France, car l'Océan Indien ou l'Océan Atlantique font partie de ses « frontières aquatiques ». La littérature francophone se fait donc écho de ces portes d'entrée en France disons « alternatives », qui mènent les « mineurs *harragas* » du Maghreb et de l'Afrique sous-saharienne vers la France métropolitaine, mais également des jeunes originaires d'autres îles de l'archipel des Comores vers l'île française de Mayotte :

Il apparaît que Mayotte fait face actuellement à une immigration clandestine massive, qui freine son développement et déstabilise sa société. Cette immigration, essentiellement composée de Comoriens qui cherchent à Mayotte une vie meilleure, s'explique principalement par le différentiel croissant de niveau de vie entre Mayotte et son environnement régional, ainsi que par l'insuffisance des moyens dont disposent les forces de l'ordre pour contrôler les flux d'immigration clandestine. (QUENTIN, 2006 ; 11-12)

De la même manière, il y a des Haïtiens qui font de la Mer des Caraïbes un pont vers les îles françaises de la Guadeloupe et la Martinique⁸, comme en témoignent notamment les écrivaines Maryse Condé, par exemple dans son roman *En attendant la montée des eaux* (2010, JCLattès, Paris), où la vie du personnage principal est bouleversée par l'adoption d'Anaïs, fille justement d'une réfugiée haïtienne morte en la mettant au monde, ainsi que le cas qui témoigne ce personnage de Gisèle Pineau dans son récit *L'odyssée d'Alyzée* :

[...] un groupe de filles et de garçons s'est mis à parler d'Haïti et des Haïtiens qui vivaient en Guadeloupe. Ils se moquaient, critiquant leur façon de s'habiller, racontant que ces gens étaient des sauvages. [...]

– Ils nous envahissent ! a lancé Zoé.

– Ouais, faut les voir, ces bandes de clandestins, a enchaîné Claudia.

– En plus, ils volent le travail des Guadeloupéens... (PINEAU, 2010 : 71)

En somme, cette ouverture de perspective, sous le point de vue de la géopolitique française, a déterminé le choix du corpus de cette étude qui, si bien il est limité, il fait allusion à cette diversité de passages. Les *pateras* ou les zodiacs sur la mer Méditerranée, les *kwassas kwassas* sur l'Océan Indien ou, ces derniers, les migrants haïtiens dits *boat-people*, ont tous en commun le défi dangereux de la mer, partageant des risques et des incertitudes pendant leurs traversées sur ces embarcations de fortune.

3. Stratégies d'expression du sujet migrant : images et figures

Par rapport aux constructions thématiques des récits étudiés, nous pouvons constater qu'elles sont aussi partagées que variables. C'est-à-dire que la description plus ou moins détaillée du développement de chaque phase de la mobilité (le départ, le voyage et l'arrivée) joue un rôle déterminant quant au choix et aux intentions de l'auteur. De cette manière, nous pouvons

⁸ De la même façon, par exemple, que l'Océan Atlantique dans le cas des « frontières aquatiques » espagnoles qui séparent les Îles Canaries du nord de la côte occidentale africaine.

observer également que dans ces trois phases progressives du périple migrant, il y a des sous-catégories qui leurs sont propres.

Tout d'abord, il nous semble qu'une évocation de cette première phase (le départ) plus ou moins développée est intimement liée à l'intention du narrateur pour dévoiler les raisons qui l'ont poussé à la *harga*. Dans le cas de *Revenu des ténèbres*, la description de ce moment sert à recréer la plus tendre enfance de Kouamé dans son pays natal, lieu d'origine qui n'est pas mentionné. Il décrit une situation initiale idyllique, suivie d'un élément perturbateur qui force un départ imminent : l'assassinat de ses parents en raison de leurs idéaux politiques. D'un autre côté, les personnages *De rêves et de papiers* ne font en général allusion à l'origine de la migration que pour répondre succinctement aux questions posées par les autorités ou, face aux assistants sociaux, de manière plus ou moins prolix, pour éviter souvent de revivre un enfer qui était encore pire qu'affronter le départ. Il y a d'autres personnages qui, recevant un soutien psychologique adéquat, réussissent à verbaliser leurs expériences, souvent atroces, et qui réfléchissent sur les raisons du départ, afin de surmonter ces traumatismes du passé qui font partie de leur enfance.

D'ailleurs, le cas décrit dans *Tropique de la violence* contribue à visualiser une autre modalité indissociable aux secteurs plus vulnérables, qui associe maternité et obtention de papiers : « [...] tous ces mères que je vois à l'hôpital qui ne connaissent rien à rien, toutes ces clandestines venues accoucher sur cette île française pour des papiers [...] » (APPANAH, 2016 : 17). Il s'agit des femmes enceintes, d'autres aussi accompagnées de bébés ou de petits enfants, qui font de ces jeunes des MIE. La raison est parfois la disparition de la mère pendant le périple ou, comme l'exemple du personnage qui revient le plus souvent dans ce récit, Moïse, et celui de certains de ses camarades, abandonnés tous par les adultes dès leur arrivée sur le territoire français. Moïse a quand même eu la chance d'être adopté par une citoyenne française, mais elle meurt lorsqu'il est adolescent. Il décide alors de reprendre la *harga* entreprise à l'origine par sa mère biologique, comme une sorte de révolte contre les injustices que le destin lui a réservées. Il s'agit, en somme, d'une contestation de sa propre destinée et, par extension, une nouvelle forme de dénonciation du système établi : « La *harga* apparaît comme porteuse d'un profond message de transgressions, recherche de nouveaux ancrages géographiques et identitaires » (KHALED, 2013 : 701). La révolte, puis la contestation et la dénonciation

deviennent des thèmes récurrents dans ce récit, ainsi que l'universalité de la propre recherche identitaire, inhérente à cette étape d'évolution psychosocial dans toutes les cultures du monde.

En définitive, l'analyse de cette phase initiale de la migration dévoile une intéressante relation entre le caractère psychologique et social de l'adolescent avec la prise de décisions chez les « mineurs *harragas* ». Ce qui concerne non seulement la construction identitaire du sujet, mais aussi la perception particulière du risque durant cette stade du développement cognitif : « Ils " brûlent " les frontières maritimes comme on grille un feu rouge, manifestant par ces comportements leur besoin vital de transgresser des limites trop contraignantes et leur goût du risque. » (KHALED, 2013 : 699). La pratique de la *harga* à ce jeune âge suppose, de surcroît, une accélération forcée dans leur processus de maturation qui les rapproche du monde des adultes : « L'adolescent, en affrontant le danger, brise symboliquement les barrières de l'enfance et entre dans le groupe de pairs. » (KHALED, 2013 : 704)

Ensuite, la description de l'étape suivante (le voyage) varie encore selon l'ouvrage analysée, sans pour autant laisser de partager certains figures et thèmes assez récurrents. Si bien cette période précise est remémorée minutieusement chez Kouamé, et il y a beaucoup d'allusions dans *De rêves et de papiers* et dans *Tropique de la violence*, tous les narrateurs ne s'en sert que pour évoquer le poids déterminant qu'exerce la situation de désespoir des migrants dans leurs lieux d'origine, malgré la peur et les grands dangers de la traversée maritime. En effet, dans tous les cas étudiés, le fait de migrer clandestinement suppose toujours une traversée maritime sur des embarcations précaires et massifiées, où la plupart des occupants ne savent pas nager : « J'ai comté – et recompté un peu plus tard –, nous étions cinquante-quatre à bord d'un Zodiac conçu pour une quinzaine de personnes. » (KOUAMÉ, 2018 ; 128). Si cette situation n'est pas déjà suffisamment risquée, même le capitaine est nommé sur place parmi ceux qui pourraient éventuellement avoir quelques notions de navigation. Des femmes enceintes, des bébés et des hommes adultes sont donc les compagnons du voyage de ces « mineurs *harraga* » : « Ils sont cent trois personnes dans ce bateau gonflable. Souley, Abdoulaye et cent un inconnus. Cent une autres histoires de vie, cent un autres espoirs d'Europe. Il y a huit enfants et une vingtaine de femmes. » (LE BERRE, 2017 : 86)

Malheureusement, pour presque tous les personnages de ces trois romans, ce périple entraîne encore deux traversées supplémentaires, l'une qui précède la mer, l'autre qui commence une

fois arrivés sur les côtes européennes : « Pour les moins fortunés, il y a l'autre solution, plus économique mais beaucoup plus dangereuse, le voyage par la terre et la mer. » (LE BERRE, 2017 : 79). Ce qui entraîne souvent ce type de conséquences : « Deux morts dans l'accident de voiture du Sahara. Tués sur le coup en plein désert. Deux rêves de l'Europe fracassés sur le sable. Cinq autres jetés par-dessus le zodiac trop chargé. Depuis qu'il a vu ça, Soumaïla bégaie. » (LE BERRE, 2017 : 107)

Cependant, c'est la traversée de l'Europe pour ces « migrants *harragas* », l'aspect qui diffère absolument de celle des migrants majeurs, comme l'avoue Kouamé en se rappelant des premiers mots des autorités espagnoles : « Tu es mineur, tu n'as pas encore dix-huit ans [...]. Ici, en Europe, tu es protégé, tu ne risques rien, tu ne dois pas avoir peur. » (2018 : 142). Il s'agit ici d'un savoir partagé aussi par les jeunes *De rêves et de papiers* : « Les adolescents, là-bas, en Europe, on ne les laisse pas dans la rue. » (LE BERRE, 2017 : 26). Cette réalité diverge de celle décrite dans *Tropique de la violence* « par l'insuffisance des moyens dont disposent les forces de l'ordre pour contrôler les flux d'immigration clandestine » (QUENTIN, 2006 : 11-12), déficiences qui affectent naturellement les administrations gérant dans ces latitudes l'accueil et la prise en charge de ces MIE. En conséquence, la plupart de ces derniers « mineurs *harragas* » deviennent, malgré tout, des « garçons sauvages » habitant un quartier défavorisé de Kaweni⁹, connue populairement à Mayotte sous le nom de Gaza :

[...] c'est un bidonville, c'est un ghetto, un dépotoir, un gouffre, une favela, c'est un immense camp de clandestins à ciel ouvert, c'est une énorme poubelle fumante que l'on voit de loin. Gaza c'est un no man's land violent où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza c'est la France. (APPANAH, 2016 : 54)

Revenant à l'étape intermédiaire du voyage, il faut remarquer également qu'elle sert à évoquer les lieux d'attente avant la traversée de la mer, aussi bien qu'avant le passage d'une frontière terrestre, comme c'est le cas, par exemple de la ville de Dirkou entre le Niger et la Lybie : « Dirkou est en réalité un immense camp de migrants où des milliers de femmes, d'enfants et d'hommes meurent lentement de faim et de désespoir. » (KOUAMÉ, 2018 ; 65). Il s'agit d'un phénomène géo-social qui se reproduit, d'ailleurs, près de la frontière marocaine au sud de l'Algérie (aux alentours de la ville de Maghnia), aussi autour des zones d'entrée aux villes de Ceuta et Melilla (Gourougou), où les migrants attendent le moment parfait pour essayer

⁹ Agglomération marginale de la ville de Mamoudzou.

d'escalader la triple barrière, de même que des endroits précis, par exemple : sur les côtes du nord et du nord-ouest d'Afrique, qui fonctionnent comme points de rassemblement et de départs des clandestins ; sans oublier d'autres dans le territoire européen comme c'est le cas de la « Jungle de Calais », escale obligatoire des migrants clandestins qui ont comme destination finale le Royaume Uni. Ce sont en tous cas des camps improvisés, où s'entassent migrants originaires des pays du Sud et de l'Est dans des conditions terribles, des lieux sans loi où les passeurs font leur marché et les abus sont à l'ordre du jour. Si beaucoup de personnages font allusion à ces endroits maudits, où ils ont tous y habité pendant un moment, ce cadre fonctionne comme élément déclencheur de la symbolique associée à la figure du « passeur » :

Ses yeux très clairs sont emprisonnés dans une mer de rides qui serpentent de son front à son menton, au gré des vallons formés par les sourcil touffus, l'arête abrupte de son nez, les rebonds flasques de sa lèvre supérieure et le sillon profond d'une cicatrice encastrée entre la mâchoire et le cou. On dirait bien une marque de couteau. Ce n'est pas étonnant. Cet homme a dans son regard l'éclat particulier de ceux qui savent enfoncer des lames dans les chairs sans trembler. Son chèche de couleur sable lui enveloppe le visage, offrant un écho esthétique à la teinte pâle de ses yeux. (LE BERRE, 2017 : 20-21)

La couleur de ses yeux pâles et claires, ses cicatrices marquées, métaphore d'expérience mais aussi de violence sur son visage froid, annoncent un personnage mystérieux et redouté de tous à cause de sa position de tout-puissant :

Une ombre noire se dressait près de la barque : c'était le passeur ; nous ne savions pas son nom. Nous nous contentions de l'appeler « Patron », avec une déférence craintive, comme on aurait appelé un instituteur brandissant sa baguette, un gendarme véreux au regard cruel, un sorcier jeteur de sorts, tout homme qui tient votre avenir entre ses mains. (BINEBINE, 1999 : 10)

Des trafiquants de vies, des mafieux dépourvus de toute humanité, des escrocs... ces personnages sans scrupules se nourrissent de la misère des autres : « Cet homme a dû oublier qu'il était un homme. » (LE BERRE, 2017 : 26). Le passeur est donc synonyme d'une corruption bien établie et connue par les autorités, ainsi que pratiquée et partagée même par des fonctionnaires, des fabricants de faux papiers, des gendarmes, des militaires, des policiers, etc., qui semblent trouver de ce fait leur façon particulière de sortir de leur propre misère. Kouamé donne à ce propos ce titre au chapitre 20 : « Les policiers-passeurs », afin d'exprimer justement cette ambivalence.

Il n'est donc pas étonnant, enfin, que la dernière phase de la migration (l'arrivée) soit conçue par ces « mineurs *harragas* » comme une « renaissance » (BINEBINE, 1999 : 26), tant pour la façon de partir brûlant les papiers, laissant tout derrière : « Nous allons donc quitter l'Afrique aussi nus qu'à notre naissance » (KOUAMÉ, 2018 ; 127), que pour l'espoir d'une nouvelle vie :

Une heure encore avant de se jeter à l'aveugle dans la grande aventure ; de se faufiler en douce dans un autre destin ; de s'en vêtir, d'en épouser l'ordonnancement et les jours ; pour mieux renaître ailleurs ; changer de peau, d'air, d'univers ; tout recommencer à zéro. (BINEBINE, 1999 : 130)

Si l'arrivée semble ainsi annoncer une renaissance, la traversée maritime est représentée symboliquement comme une sorte d'accouchement en guise de métaphore filée. La mer Méditerranée serait donc la mère : l'omniprésence de l'eau pourrait symboliser le liquide amniotique ; les vagues, le vent et les mouvements de l'embarcation sembleraient évoquer les contractions utérines ; et même la posture en position fœtale des voyageurs sur le bateau fait appel à cette image de l'enfantement : « La plupart au fond du Zodiak, avec les femmes et les enfants, recroquevillés dans la position de l'œuf [...]. » (KOUAMÉ, 2018 ; 128)

Conclusions sur la trajectoire des « mineurs *harragas* » en littérature francophone

Ce voyage que l'on trouve souvent dans la littérature comme un rituel initiatique, peut se faire de manière dangereuse, douloureuse, légale ou illicite, ou tout au contraire sans ressentir aucun changement, si ce n'est pas la symbolique du lieu selon les frontières, qu'il convient de définir pour en comprendre le sens et l'inhérence des relations que le migrant entretient avec cet espace en particulier. (CHAREF, 2021 : 20)

En définitive, les œuvres analysées remémorent particulièrement ce côté dangereux et illicite de la *harraga*, aggravée clairement par la condition de mineur. Les vulnérabilités spécifiques prennent donc l'ampleur de dénonciation de cette situation particulière, de manière plus ou moins explicite, mais tout à fait implicite, face à cette tragédie devenue malheureusement quotidienne. Faisant également preuve surtout d'une résilience vécue différemment chez ces jeunes, les stratégies d'expression du sujet migrant semblent garder une structure parallèle aux vicissitudes de leurs parcours.

En somme, notre réflexion initiale sur la portée sémantique et l'évolution de la terminologie, utilisée par les autorités, nous a aidé à élucider les caractéristiques essentielles pour l'identification rigoureuse de ces sujets, nous dévoilant la nature de sa complexité. Ensuite, la littérature, de son côté, semble

fonctionner en tant que porte-parole de cette réalité, puisqu'elle permet de s'exprimer à ces « migrants *harragas* », personnifiant chacun une dure histoire qui n'est plus anonyme, même si elle est plus ou moins fictionnalisée. L'ensemble de ces récits donne ainsi une dimension universelle à ce drame social actuel, avec des histoires qui semblent humaniser ce phénomène migratoire concret. L'intention pourrait être d'abord de réveiller l'intérêt du lecteur sur cette réalité et, en conséquence, d'essayer d'éliminer ou, au moins, d'atténuer les stéréotypes et les clichés attribués aux MIE par les sociétés du Nord, par les médias et, même, par certains de nos politiciens.

L'analyse postérieure des stratégies d'évocation et d'expression nous a permis de remarquer la richesse de recours et de techniques narratives de ces trois auteurs francophones, qui exploitent avec leurs singularités la voix et l'aspect du récit, ainsi que sa structuration spatio-temporelle. Avec ces originelles approches, placées entre fiction littéraire et témoignages, leurs choix concernant également les personnages et la construction thématique amplifient toute vision réductrice de la réalité des « mineurs *harragas* » en particulier. La description de la phase du départ montre que derrière chaque jeune migrant, il y a une histoire souvent tragique de survivance et de fuite de la misère, voire de la mort. Dans leur solitude, ces adolescents doivent obligatoirement devenir adultes de manière prématurée. En vue de mieux affronter les défis du voyage, ils semblent perdre progressivement leur enfance. La triple traversée (du continent, de la mer et de l'Europe), les lieux d'attente et la figure du passeur contribuent certainement à cette métamorphose, qu'ils identifient symboliquement dès leur arrivée comme une nouvelle naissance. Ces « mineurs *harragas* » risquent leurs vies poursuivant un rêve, un espoir vital, à la recherche d'une seconde opportunité, après ces conclusions, bien légitimée.

Références bibliographiques

- APPANAH N. (2016), *Tropique de la violence*, Éd. Gallimard, Paris ;
- BINEBINE M. (1999), *Cannibales*, Librairie Arthème Fayard, Paris ;
- CHAREF M. (2021), Préface. FAOUZI H., M. CHAREF et W. ANIR (dir.), *Migration, minorités, identités et frontières*, Éd. L'Harmattan, Paris, p. 9-24 ;
- DEBRÉ I. (2010), *Les mineurs isolés étrangers en France*, Sénat, Paris ;
- GJERGII I. (2013), La condition juridique des mineurs étrangers en France. PERALDI M. (dir.), *Les mineurs migrants non accompagnés. Un défi pour les pays européens*, Éd. Karthala, Paris ; p. 23-51 ;

- KHALED N. (2013), Adolescents harragas : risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi. *Adolescence*, 2013/3 (T.31 n°3), p. 699-709 : <https://www.cairn.info/revue-adolescence-2013-3-page-699.htm> (consulté le 20/12/2021) ;
- KOUAMÉ. (2018), *Revenu des ténèbres*, XO Éditions, Paris ;
- LE BERRE R. (2017), *De rêves et de papiers*, Éd. La Découverte, Paris ;
- Mission Mineurs Non Accompagnés (2019-2020), *Rapport annuel d'activité*, Direction de la protection judiciaire de la jeunesse, Ministère de la Justice (France) ;
- PERALDI M. (2013), *Les mineurs migrants non accompagnés. Un défi pour les pays européens*, Éd. Karthala, Paris ;
- PINEAU G. (2010), *L'odyssée d'Alizée*, Éd. Thierry Magnier, Paris ;
- QUENTIN D. et al. (2006), *Rapport d'information sur la situation de l'immigration à Mayotte*, Assemblée Nationale, le 8 mars 2006 : <https://www.assemblee-nationale.fr/12/pdf/rap-info/i2932.pdf> (consulté le 10/02/2022) ;
- SCHYNS D. (2016), *Harraga dans la littérature francophone* : Boualem Sansal, Tahar Ben Jelloun, Mathias Enard et Marie Ndiaye. *Romanische Studien*, 3, p. 201-217 : https://www.academia.edu/40401184/Romanische_Studien_3_2016_Artikel_Harraga_dans_la_litt%C3%A9rature_francophone (consulté le 21/11/2021) ;
- SIMON G. (2015), *Dictionnaire des migrations internationales*, Éd. Arnaud Colin, Paris.